

Noces de papier. L'exposition.

Il y a juste un an, le premier week-end de septembre 2014, le #1 de **64_page**, revue de récits graphiques, éclairait de son jaune soleil la Fête de la Bande Dessinée de Bruxelles. Sur le stand de 180° Éditions, Alice Mortiaux, Sylvain Eyriey, Antoine Carcano et Pluie Acide, nos quatre premiers jeunes auteurs participaient à ce départ entourés de Vanna Vinci et Noémie Marsily. **64_page** est né de la double envie de ses quatre fondateurs : donner un espace de publication digne de ce nom aux auteurs en devenir et parler de la bande dessinée intelligemment, en sortant des banalités, rééditées, répétées jusqu'à absurde... Un an plus tard, **64_page** a proposé les premières planches d'une vingtaine de jeunes auteurs venus des meilleures écoles de BD et d'illustration de Bruxelles et de Wallonie. Un réseau d'enseignants se met en place et propose des jeunes dont la qualité des travaux est susceptible de rencontrer nos exigences. D'autres auteurs nous proposent spontanément leurs récits. Conscients que notre intérêt n'est pas feint, comme le démontrent les articles consacrés aux artistes confirmés et connus pour bousculer les cadres et les bulles, Brecht Evens, Judith Vanistendael, Marc-Antoine Mathieu, Les Employés du Moi, Romain Renard... Mais aussi notre regard sur les pionniers, Guy Bara, Quino, Peter Newell, René Hausman, Lin Shi Khan et Tony Perez... Et leurs rejets, Mix et Remix, Polystyrène, Louis Theillier ou la Poinçonneuse...

64_page.

64_page, revue de récits graphiques. Sans faute d'orthographe, elle tient son nom du lieu où elle a été conçue, un bistrot de la rue du Page à Bruxelles.



Envie d'être publié(e) dans 64_page ?

Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes.

> 64page.revuebd@gmail.com

Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.

EXPOSITION

Centre Belge de la Bande Dessinée

Du 1^{er} septembre au 11 octobre 2015,
les jeunes auteurs de 64_page exposent leurs
planches.

Vernissage le lundi 14 septembre à partir de 18h au
Centre Belge de la Bande Dessinée
20, rue des Sables, 1000 Bruxelles.

Informations utiles et surprises sur :
facebook.com/64page, 64page.com et CBBDB.be

NOCES DE

01/09/2015 > 11/10/2015

Centre Belge de la Bande Dessinée

PAPIER



© Romain Renard - Lombard

Melville sur scène

Romain Renard a publié *Melville* fin 2013, une bande dessinée qui se passe à différents niveaux, qui raconte à la fois les embûches de la création, de la filiation, des rapports amoureux, du rapport entre l'enracinement culturel et l'invention, le tout dans une forme graphique particulièrement soignée. Y avait-il dès la conception une volonté de transposition théâtrale ?

Romain Renard : Au début, cet album a été conçu avec une application iPad, où je propose simplement la bande son originale du livre, une musique composée spécialement pour lui, sachant que quand on lit une BD, on en imagine les sons qui l'accompagnent, les bruits, la musique. Concrètement, toutes mes planches terminées défilent devant moi, et je compose la musique au fur et à mesure selon le temps de défilement approximatif de la lecture. En janvier 2014, lorsque le Festival d'Angoulême m'a demandé de jouer cette musique en live, je l'ai fait devant un montage vidéo mélangeant mes dessins, photos et vidéos. Une sorte de ciné-concert en quelque sorte. Quelques mois plus tard, lorsque la Foire du Livre de Bruxelles nous a demandé de recréer cet événement dans le cadre de l'*Imaginarium*, qui est un laboratoire qui propose des spectacles multimédia, je venais de faire la connaissance de Dirty Monitor, spécialisé dans le mapping numérique, la projection sur des structures en 3D, et nous avons retravaillé le projet dans cette direction. Un



© RomainRenard@TheatreNational_MorganeDelfosse

producteur que je connaissais à l'époque où je travaillais chez Franco Dragone s'est présenté à l'issue de cette représentation, et plusieurs dates ont été fixées. À chaque fois, l'un ou l'autre élément serait modifié. Invité par le Théâtre du Manège de Mons, dans le cadre

« À chaque représentation, nous changeons quelque chose, non pas par plaisir, mais parce qu'il nous semble qu'il faut expérimenter ici, ou là, et voir comment le public réagit. »

du Festival VIA, j'ai décidé de tout remettre à plat, avec un dispositif scénique revu où la technologie des périphériques équivaut au dessin. Ainsi, à chaque représentation, nous changeons quelque chose, non pas par plaisir, mais parce qu'il nous semble qu'il faut expérimenter ici ou là, et voir comment le public réagit.

Plusieurs représentations s'effectueront dans les mois qui viennent, et à chaque fois le spectacle évoluera. Il s'agit donc d'un processus en évolution permanente.



© RomainRenard@TheatreNational_MorganeDelfosse

64_page : Comme le sont les avions ou les formules 1. Pourtant, la fresque dessinée issue de la BD imprimée reste pareille.

RR : Oui, elle est une sorte de mur de fond, central, mais sur scène elle apparaît ou disparaît, se mélange au live, lui-même mélange de narration, de chansons, de narration pré-enregistrées, par exemple les interviews ou les

« Nous n'avons pas le choix, aujourd'hui la survie de tout art dépend de la manière dont il se nourrit des autres. »

messages du répondeur téléphonique, un mélange de vidéos, etc. Des extraits des vidéos jouées sur scène faisaient déjà partie du livre, via les applications. La BD est donc à considérer comme base à partir de laquelle des expériences sont possibles dans plusieurs domaines indépendants les uns des autres.

64_p : Tout est parti de cette idée de réalité augmentée, supplément narratif possible à partir de l'iPad.

RR : À la base, cela devait être un site internet dédié uniquement à la musique de l'album. J'y ai travaillé avec un ingénieur du son, le réalisateur Lucas Chauvière qui a quelques belles choses à son actif, avec quelques grands noms comme Mathieu Chedid, De La Soul, Saule, etc. C'est lui qui, voyant les crayonnés préparatoires aux planches, les vidéos, a suggéré que l'on complexifie les choses via une application. Avec Julien Lemaire, Lucas a monté une boîte spécialement pour ce projet, Clap!, qui travaille à présent avec les plus grands éditeurs. Ceci pour dire que le choix de la réalité augmentée ne vient pas de moi, mais d'amis qui ont pensé que ma BD pouvait en être un (excellent, selon eux) support. C'est en cela que ce livre n'est pas numérique, mais un livre augmenté.

64_p : On y retrouve donc une complexité digne des meilleurs spectacles classiques de jadis, comme l'opéra qui offrait une importance égale à chacun des éléments, mais ici avec la technologie actuelle.

RR : Nous n'avons pas le choix, aujourd'hui la survie de tout art dépend de la manière dont il se nourrit des autres. Dont il se connecte aux autres. On ne peut plus rester dans sa case, au propre comme au figuré. Par exemple, une certaine BD se dirige vers l'art, et quelques auteurs ou groupes d'auteurs – ce qui est déjà significatif – se considèrent désormais comme étant des peintres ou des réalisateurs d'installations. L'important est d'ouvrir d'autres champs, d'autres moyens de connaissance, de pratiquer d'autres outils. Quant à moi, je me considère avant tout comme un narrateur, davantage que musicien, ou scénographe, mais passionné par ce qui s'y passe. L'histoire racontée est au cœur et le prétexte des changements du dispositif.

64_p : Mais la BD originale, elle, propose les mêmes images.

RR : En effet, mais elles changeront avec le second tome de *Melville*, en préparation, ce qui permettra de montrer d'autres images. La trame du scénario est toutefois pareille : un été se termine par un incendie de forêt, mais vu par différentes personnes. C'est la même histoire perçue selon d'autres visions.



64_p : Ceci me fait penser à *Exercices de style* de Raymond Queneau, édité en 1947, qui raconte 99 fois la même scène selon un point de vue différent...

RR : Figures-toi que j'ai vu un spectacle tiré de ce livre lorsque j'étais à l'école secondaire, et que cela m'a profondément marqué. Avec cette claqué, car il faut le dire ainsi, j'ai compris très tôt que la diversité, que les hybrides sont la réalité du monde contemporain. Il suffit d'ouvrir les yeux. Nous sommes ici, en ce lieu, mais pas plus loin que l'autre côté du mur de la maison voisine ou de la rue, quelque chose se passe dont nous n'avons pas la moindre idée. La technologie participe au mouvement lorsque je peux lire mon journal sur mon téléphone, la télévision ou tout autre écran est connecté à une multiplicité de choses, à chaque fois on passe d'un média à l'autre, du papier à l'écran et inversement.



© Romain Renard - Lombard

64_p : Curieusement, l'argument de ton scénario remonte à la fondation des États-Unis, c'est-à-dire il y a longtemps, bien avant cette ère technologique dans laquelle nous baignons, mais le téléphone en est un des acteurs essentiels.

« Nous sommes ici, en ce lieu, mais pas plus loin que l'autre côté du mur de la maison voisine ou de la rue, quelque chose se passe dont nous n'avons pas la moindre idée. »

RR : La narration est une affaire d'ondes, de vibrations entre les gens et les choses. Et tout cela passe par des fils plus ou moins visibles, du câblage, de la connexion. Jadis, c'était aussi du courrier manuscrit, qui d'ailleurs existe aussi dans ce que je propose. Samuel Beaulair et son père Thomas sont des écrivains. Dans l'album, la présentation de leur relation est un long texte qu'il faut absolument lire sans quoi on ne peut pas comprendre. Pour en revenir au téléphone, d'une part les gens captent différemment une même réalité selon leur vécu, et d'autre part une même réalité est captée selon les spécificités des outils technologiques de décryptage qui les interprètent. Ceci explique l'omniprésence de la neige du téléviseur, un bruit visuel, comme un bruit blanc suggère immanquablement quelque chose. Ne rien signifier, c'est encore raconter quelque chose. Cela dépend du contexte...

64_p : Serait-il possible dès lors que les objets technologiques les plus contemporains, et leurs performances les plus remarquables se trouvent dans ton prochain spectacle ?

RR : Non, pas a priori, car je redoute le gadget pour lui-même. Ma bande dessinée est avant tout un livre en papier, conçu comme tel, dans sa succession rythmée de doubles pages,

et pas un livre numérique qui développerait par exemple la manière dont on y tourne une page, le mot « tourner » devenant inapproprié dans ce cas. Le numérique implique une autre manière de raconter, de se promener dans une histoire. Il faut que le numérique fasse sens, soit moteur de la narration, sans la distraire. D'autre part, il ne faut pas non plus penser que je néglige le dessin, bien au contraire. Je travaille presque à l'ancienne, du moins pour les deux premières étapes de la réalisation d'une planche. D'abord, les crayonnés, la sauvegarde, qui sont scannés et réimprimés, et sur lesquels je travaille alors au feutre et au fusain. Ensuite, et c'est la dernière étape, sur ce nouveau scan, j'interviens via Photoshop, mais uniquement dans la coloration des matières. Cela donne en effet un résultat qui n'est pas vraiment accessible par d'autres moyens, un hybride une fois encore.

64_p : Tu as évoqué la neige du téléviseur, les bruits blancs, les ondes intangibles, etc. Cela confirme ce que je ressens depuis le début,

que ton propos est d'abord d'établir une ambiance, quelque chose de très difficile à raconter avec des mots. Je remarque aussi, que

« Le numérique implique une autre manière de raconter, de se promener dans une histoire. Il faut que le numérique fasse sens, soit moteur de la narration, sans la distraire. »

depuis le début de cet entretien, les contenus du scénario ont largement été ignorés !

RR : C'est évidemment la question de la filiation. J'assume.

Spectacle :

Les dates du spectacle Melville sur scène sont sur le site : www.melville.com

Bonus :

images, vidéos, sons sur www.64page.com

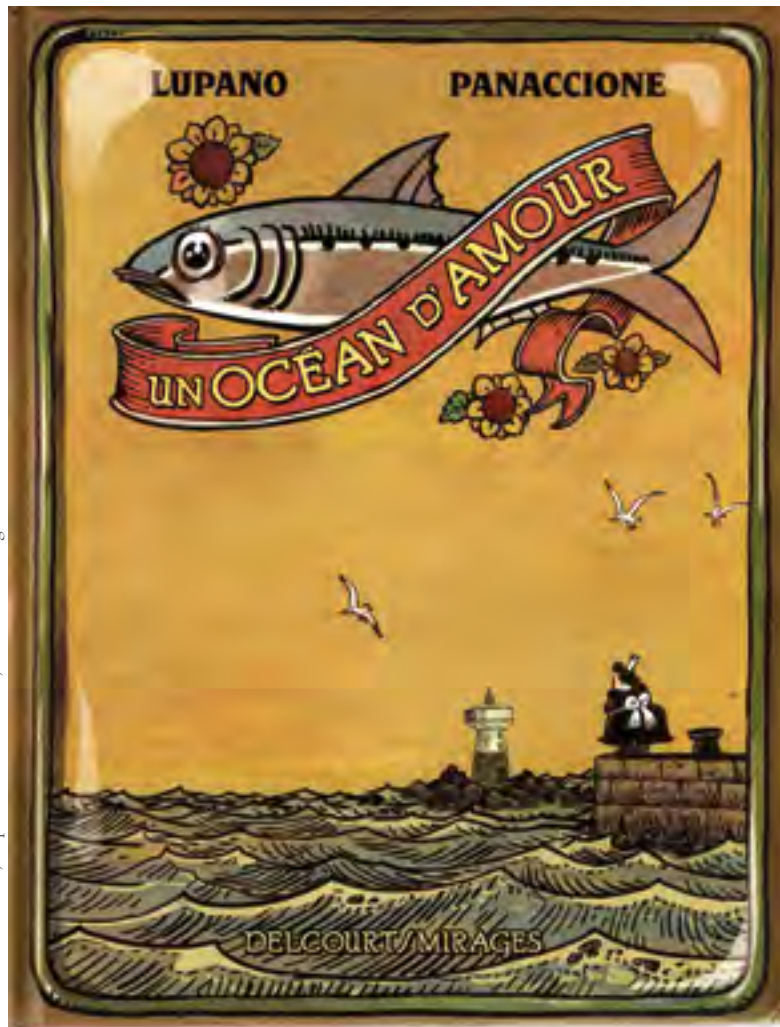


© Romain Renard - Lombard

Prolifique, universaliste, épatant, primé

Wilfrid Lupano

raconte une vie de scénariste



Il y a des moments privilégiés. Juste un instant comme ça, où le regard est attiré par la couverture d'un album. Dès cet instant, on sait qu'on doit le lire en urgence. Se précipiter dans le premier bistro et en dévorer les 221 pages... C'est ce qu'il m'est arrivé avec *Un Océan d'Amour*. Le dessin faussement naïf, expressif, apaisant et houleux, tout en mouvement de Grégory Panaccione éclabousse un scénario génial, sans une bulle, sans un mot, mais tellement bavard. Et n'avoir qu'un désir, rencontrer le scénariste, Wilfrid Lupano...

64_page : Les mots me manquent, proclame ton blog. Or, pour *Un Océan d'Amour*, tu as choisi de te priver de mots. Comment naît une histoire sans parole dans la tête d'un scénariste ?

Wilfrid Lupano : Je me dis que parfois, nous autres les auteurs de BD, on n'est pas toujours à la hauteur de notre moyen d'expression, et qu'on n'exploite pas toujours bien les formidables possibilités qu'offre la bande dessinée. Je me suis donné la contrainte du muet pour me forcer à penser davantage en images, et pour me priver de mon outil principal, le dialogue, pour faire rebondir mon histoire. L'écriture du muet m'a obligé à casser mes propres codes narratifs, et m'a apporté une grande liberté.

« Le muet m'a permis de raconter une histoire d'amour à trois. »

64_p : *Un Océan d'Amour* met en scène une Bretonne, acariâtre au premier abord, et son matelot de mari. Épopée qui aborde la société, la pêche industrielle, les croisières, les pollutions, le choc culturel entre les très riches et les autres, etc. Sans y toucher, serait-ce une fable critique ?

WL : Oui, on peut dire ça. Je suis très militant dans ma vie quotidienne, mais je crois que si on veut militer, en tant qu'auteur, il ne faut pas mettre son activisme trop en avant. Le message parvient mieux au détour de l'aventure, de la romance... À vouloir produire des ouvrages trop militants, on finit par ne s'adresser qu'à des convaincus. Le muet m'a permis de raconter une histoire d'amour à trois : il y a monsieur, madame et l'océan. Le muet les met tous sur le même plan. L'océan apparaît tour à tour dangereux, onirique, paisible, mais aussi blessé, exploité, à l'agonie. C'est un état des lieux, plus qu'une critique.

64_p : *D'Alim le Tanneur aux Vieux Fourneaux*, tu as accumulé des histoires, des univers,

des collaborations avec des auteurs très différents. Comment conçois-tu tes scénarios ? En fonction d'un auteur ? Ou mûris-tu un sujet que tu proposes à un auteur dont l'univers te plaît ? Travailles-tu en collaboration étroite avec les dessinateurs ?



WL : Tous les cas de figure se présentent. J'écris souvent sans savoir qui dessinera. Ce fut le cas pour *Alim*, pour *Le singe de Hartlepool*, *Ma Révérence* ou *Un Océan d'Amour*. J'aime écrire comme ça, librement, sans me préoccuper du rendu graphique. Mais parfois aussi, j'écris pour un dessinateur (*Les Vieux Fourneaux*, *Azimet*...) Là, c'est du sur-mesure, et tout autre chose. Il y a des différences, niveau écriture, mais de toute façon, la période la plus importante, c'est la collabo-



© Un océan d'amour, Lupano et Panaccione, Delcourt/Mirages

ration avec le dessinateur. C'est là que tout se passe. Les recherches graphiques, la documentation, le story-board, c'est la zone commune, la matière première, que l'on travaille ensemble, jusqu'à ce qu'on soit satisfait ! Ensuite, le dessinateur réalise les planches, et là, j'interviens peu : c'est sa partie.

« J'aime écrire comme ça, librement, sans me préoccuper du rendu graphique. »

64_p : 64_page qui se qualifie de Revue de Récits Graphiques accorde beaucoup d'importance au récit. Aurais-tu des conseils ou des pistes de réflexion ou de travail à leur proposer ?

WL : J'ai bien du mal à donner des conseils aux autres, ayant souvent l'impression de me planter, de n'avoir aucune méthode. Cependant, pour ne pas botter en touche, je

dirais ceci : à ma connaissance, il n'existe que deux modes d'expression narratifs qui offrent une liberté ab-so-lue : le roman et la bande dessinée. Tous les autres ont des contraintes techniques et budgétaires très problématiques (cinéma, jeux vidéo). Il faut en profiter ! Cette liberté, il faut s'en servir. La BD est un laboratoire formidable, et reste un média populaire. À nous d'être dignes de son potentiel, et de ne pas faire de la série télé en BD. Ce serait une erreur. Même si les éditeurs recherchent ce genre de choses.

64_p : Le monde de la bande dessinée a bien changé depuis quelques années. Il est en pleine mutation. Comment te positionnes-tu dans cette évolution vers la surproduction ?

WL : Je me contente souvent d'apprécier la diversité incroyable que cette évolution génère, et d'être heureux d'en faire partie. Je me méfie beaucoup de la position de « C'était mieux avant » que l'on entend souvent, et j'attends avec impatience les résul-



© Un océan d'amour, Lupano et Panaccione, Delcourt/Mirages

tats des États généraux de la BD pour avoir des bases chiffrées solides et savoir vraiment de quoi on parle. Les conditions de vie des auteurs sont difficiles je suis bien placé pour le savoir, car j'ai fait le choix de n'avoir aucune autre forme de revenus, depuis presque dix ans. Mais sans cette « surproduction », je n'aurais probablement jamais été publié. J'ai à mon actif autant de « bides » commerciaux que de succès. Et pourtant, on m'a laissé essayer des trucs, me forger une identité... Vaste sujet, donc.

64_p : Il s'agit d'un véritable tournant pour le marché de la bande dessinée, mais aussi le rapport éditeurs-auteurs. D'une part, les jeunes achètent de moins en moins de bandes dessinées ; d'autre part il n'y a jamais eu autant de maisons d'édition et d'énergie créatrice dans le monde du récit graphique. La bande dessinée sous sa forme actuelle est-elle devenue obsolète ?



WL : Je ne crois vraiment pas. Comme le roman, elle devient de plus en plus la matière première de toute l'industrie « de l'image qui bouge ». Télévision et cinéma n'ont jamais autant adapté de BD-comics-mangas qu'aujourd'hui. Pour la raison que j'évoquais plus haut : la BD est un laboratoire, un incubateur de créativité, dans lequel un ou deux auteurs peuvent travailler en vase clos, loin des contraintes commerciales, marketing, etc. La BD évolue, mais je ne la sens pas menacée, au contraire.

« J'ai à mon actif autant de « bides » commerciaux que de succès. »

64_p : En quelques années, tu t'es imposé parmi les plus grands scénaristes du moment, le prix FNAC, des albums sélectionnés et primés à Angoulême, des formats,



des approches différentes, des thèmes et des mythes très variés. Quelle est ta ligne de conduite, y a-t-il une cohérence consciente sur l'ensemble des approches scénaristique, ou bien l'envie de se diversifier, juste le plaisir de raconter?

WL : Je ne suis probablement pas la personne la mieux placée pour parler de ça. Je suppose qu'il y a des points communs, des thématiques, des tics... Je suis d'une nature curieuse, tout peut m'intéresser, potentiellement, et c'est souvent cette simple curiosité qui me donne envie d'explorer telle ou telle voie. J'aime aussi l'idée qu'en bande dessinée, en m'associant avec un auteur différent à chaque fois, nous devenons à deux un nouvel auteur, une entité, avec sa personnalité, son univers.

64_p : Un scénariste doit-il avoir une vision précise de l'esthétique qui accompagnera son histoire ?

WL : Dans mon cas, non, pas forcément. Je m'interdis même souvent d'imaginer trop mes personnages, mes décors, etc. Je connais leurs caractères, leurs ambiances, mais je n'entre pas mentalement dans les détails « graphiques ». Je dois faire l'effort de laisser ce champ libre pour le dessinateur, et d'être ouvert à sa proposition. Mais si mon texte est bien écrit, on s'y retrouve, en général.

64_p : Quand on est scénariste, il faut trouver le bon dessinateur pour le bon projet. Pourtant c'est souvent en cours de réalisation que l'alchimie opère. Comment choisir ? Est-ce un réel problème pour un scénariste ?

WL : Naturellement. Plusieurs de mes histoires ont fait l'objet d'essais infructueux avant qu'un dessinateur ne s'impose (*Alim le tanneur*, *L'assassin qu'elle mérite*, *Célestin Gobe La Lune*, *Ma Révérence*...). C'est évidemment toujours un moment très important dans la vie d'un scénariste que ce moment du choix. Le talent, la virtuosité comptent, mais il faut aussi qu'une complicité s'installe.

« « l'utilité » de mes histoires, c'est-à-dire ce qu'elles disent du monde d'aujourd'hui ou de demain »

64_p : Et quand on a le dessinateur, je pense à Paul Cauuet, l'idée d'une nouvelle série vient-elle comme une évidence ?

WL : Souvent, oui. Je n'ai en général pas de problème d'inspiration. Si j'ai toujours plein d'idées, j'ai plutôt des problèmes de calendrier. Je déteste proposer des « projets » aux dessinateurs, parce que je n'aime pas résumer, pitcher mes histoires. Je préfère pouvoir leur faire lire des scénarios complets, finis, paginés, dialogués. Ce qui me met souvent dans

des situations impossibles, car c'est beaucoup plus de boulot, sans garantie, puisque le dessinateur peut ne pas aimer. Mais un autre dessinateur l'aimera peut-être...

64_p : Le moteur, quand Lupano raconte des histoires, c'est les gens, ou le social, ou ?

WL : Un peu tout ça. Les interactions entre les gens, surtout. Et « l'utilité » de mes histoires, c'est-à-dire ce qu'elles disent du monde d'aujourd'hui ou de demain, la façon dont elles peuvent résonner. Le moteur, c'est aussi la contre-proposition au modèle dominant. Par exemple, la BD raconte très souvent l'histoire d'un personnage, héros, voire super héros, souvent solitaire, en tout cas prédominant. Du coup, j'aime bien raconter des histoires de groupes d'individus, sans personnage principal, des gens plutôt ordinaires, voire en-dessous de la moyenne, mais qui dans une situation particulière, vont se dépasser ou produire des situations inattendues. Ce n'est pas seulement par esprit de contradiction, mais aussi par goût pour la diversité, pour lutter contre une forme de formatage.

64_p : Quels sont les projets qui mijotent et dont tu as envie de parler ?

WL : Je ne parle jamais des projets qui mijotent, pour la raison évoquée plus haut : je déteste résumer une histoire. Je trouve qu'aucun sujet n'est en soi bon ou mauvais. Seule la façon dont on le traite a un intérêt ou pas. Je préfère donc présenter des produits finis. Je peux juste dire que je travaille à un conte pour la jeunesse avec le génial Gradimir Smudja.

64_p : Y a-t-il un album, une histoire, un récit qui t'a marqué et que tu laisserais sur ta table de salon pour le faire découvrir ou redécouvrir à tes amis ?

WL : J'en citerai deux, très différents : l'incontournable *Calvin et Hobbes*, et dans un autre genre, *Sutures* de David Small. Si la question fait référence à mes propres ouvrages, je choisirais *Ma Révérence*, dessiné par Rodguen. C'est de loin mon album le plus personnel, et c'est aussi l'album que j'ai eu le plus de mal à faire exister. Il s'est écoulé cinq ans entre le moment où j'en ai achevé l'écriture et le jour où il a été publié. Cinq ans d'ascenseur émotionnel, d'acharnement, et au bout un beau succès, un prix du polar à Angoulême. Une drôle d'aventure.



René Hausman



©René Hausman - Dupuis

15

René Hausman a 9 ans quand la Deuxième Guerre mondiale se termine en 1945. Avec le Coca-Cola, le chewing-gum et les cigarettes que les GI's apportent dans leurs bagages, c'est un nouveau mode de vie qui déboule, basé sur la consommation, la vitesse, la rentabilité, le progrès, l'exploitation et le gaspillage sans scrupules des ressources. Dans les campagnes, on s'interroge, le mode de vie séculaire lié au rythme des saisons se sent menacé. Car si la nouvelle manière de vivre apporte d'énormes avantages et un réel confort, elle exclut surtout les bienfaits de traditions tributaires des ressources locales. C'est McDo face à la cuisine mijotée de grand-mère.

Le problème se pose aujourd'hui encore, avec peut-être même davantage d'acuité, le modèle basé sur le gaspillage produisant peu à peu plus d'inconvénients que d'avantages, et commençant donc à montrer ses limites. À l'époque, le jeune René Hausman n'a évidemment qu'une vague idée des enjeux. Comment pourrait-il en être autrement d'ailleurs ? Les choses lui sont plus simples, il aime le dessin, les images. Mais comment gagner sa vie avec un tel un désir ? Comme les étudiants actuels, il commence petit, et se fait peu à peu remarquer pour la qualité de ses illustrations animalières. Et devient peu à peu la référence en la matière.

« La vie sauvage est la grande perdante de l'expansion humaine depuis des millénaires. »

La vie sauvage est la grande perdante de l'expansion humaine depuis des millénaires. Plus de 9000 animaux sauvages ont été massacrés lors de l'inauguration du Colisée à Rome.



©René Hausman - Dupuis



©René Hausman - Dupuis

Buffalo Bill se vantait d'occire plusieurs dizaines de bisons chaque jour, laissant pourrir leurs carcasses inutilisées. La forêt vierge se rétrécit comme peau de chagrin, à l'instar de l'habitat unique des grands singes en Asie du sud-est. On nous annonce la disparition prochaine des éléphants et des ours blancs, des baleines, voire des abeilles. Il y a désormais davantage de tigres dans les jardins zoologiques qu'en liberté. Deux ou trois ours dans les Pyrénées sont encore trop nombreux alors qu'il s'agit d'un territoire de 300 kilomètres de long sur 50 de large ! Qu'un requin happe un plongeur aussi imprudent qu'imbécile, et c'est le prétexte attendu pour le grand massacre. L'homme d'aujourd'hui ne tolère que la présence de deux sortes d'animaux, les animaux destinés à la boucherie (toutefois, il vaut mieux ignorer ce qui se passe réellement dans les élevages de poulets ou de saumons, et dans les abattoirs), et les animaux de compagnie, chiens et chats qui témoignent si bien du mal-vivre inquiétant de nos contemporains. Ne soyons pas naïfs ; il y a longtemps que nos cultivateurs et éleveurs détruisent « les nuisibles » en imaginant moult solutions

aussi cruelles qu'irrationnelles, tandis que dans nos forêts les sangliers pullulent car ils fournissent un excellent prétexte aux pulsions mortifères des chasseurs.

Mais avec un minimum de discrétion, et si les grands prédateurs ont disparu, on peut encore observer des chevreuils, se réjouir de la parade de rapaces, deviner à la dérobée l'une ou l'autre proie qui défile laissant ses traces dans la boue ou la neige. C'est de cette animalité sauvage proche que témoigne René Hausman, de cette petite vie discrète, quotidienne, qui se cache, qui se terre, qui se fond dans le décor afin de survivre. Distinguer le faucon de l'épervier, la grenouille du crapaud, la belette de la fouine, le lapin du lièvre, les traces laissées sur le sol, la manière de fondre sur sa proie, voilà le terrain de René Hausman. Ceci requiert d'énormes qualités de regard, et une grande intelligence des catégories, celle qui permet de distinguer à coup sûr, à partir d'un détail insignifiant, des animaux ou des végétaux apparemment semblables. Mais comment en rendre compte, comment le dessiner ? Tout est question d'apprentissages (au pluriel), d'essais aussi multiples qu'infructueux, d'erreurs dont on tire les leçons, de patience, de ténacité. Dessin après dessin, René Hausman se constitue un savoir-faire et une habileté digne du plus expérimenté des animaux qu'il aime. Le métier qu'il



©René Hausman - Dupuis

s'est lentement forgé en quelques décennies et quelques milliers d'images est tout simplement stupéfiant. À le voir travailler, quelques témoins le comparent aux plus grands chefs des restaurants étoilés, attentif qu'il est au moindre détail, toujours sur la brèche, surveillant la nuance, la curiosité toujours en éveil, émerveillé du hasard qui offre tant de solutions aussi inattendues que nouvelles. René Hausman utilise d'ailleurs l'expression « C'est là où je me régale » quand il rend compte de la lente élaboration et de la finition de chacune de ses images. Car il s'agit de cuisine, en effet, sa petite tambouille interne qui s'invente selon les ingrédients du jour. Et si, pour une aile de pigeon, j'essayais ceci, ou cela ? Et si, pour ce végétal, je tentais de faire ainsi, ou improviser de cette autre manière encore ? Il dit : « Moi, je suis un analytique, un fouilleur. Pas un hyperréaliste, mais quand même... J'aime bien représenter les poils des animaux, les nervures de plantes, etc. ». Le métier d'Hausman invente, aujourd'hui encore, chaque jour, à chaque dessin. Oui, il y a bien quelques recettes, mais chaque nouveau produit exige sa lente domestication.

Les quelques témoins présents lors de ces séances de dessin racontent que tout peut servir, devenir support, outil, médium, geste inscripteur. N'importe quoi peut faire farine au moulin, ainsi et par exemple des grains de poussière tirés de l'appui de fenêtre de l'ate-

« Le métier qu'il s'est lentement forgé en quelques décennies et quelques milliers d'images est tout simplement stupéfiant. À le voir travailler, quelques témoins le comparent aux plus grands chefs des restaurants étoilés. »

lier pour signifier telle tessiture particulière de pelage, ou encore l'utilisation de la trame de chiffons imbibés d'eau de Javel pour obtenir tel effet aussi inattendu qu'imprévisible. Et si, avec l'âge, la main vient à trembler, le paramètre sera intégré au point de faire de cette



©René Hausman - Dupuis



©René Hausman - Dupuis

faiblesse une force. Un tel métier ne peut se figer, toujours aux aguets comme le chevreuil attentif à la moindre des informations, à ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il sent. Sa vie en dépend. À chaque seconde.

« Chez Rembrandt comme chez Hausman, l'image émerge de la matière explorée, découverte, caressée, effacée, recommencée, aimée. »

Voilà peut-être pourquoi jamais René Hausman n'aurait pu faire carrière au *Journal de Tintin* dans l'orbite d'Hergé. Comme son nom l'indique, la ligne claire revendique la clarté, la pleine définition d'une image, d'une forme, d'une couleur, son cerne, sa transpa-

rence, son immédiate intelligibilité. Toutes choses que ne peut se permettre un animal dans la nature sauvage. À l'inverse d'Hergé, Hausman est un as du camouflage et de la diversion, donc un adversaire résolu de la clarté. Si les images de René Hausman ne peuvent être claires, elles sont forcément sombres. Il en émane un rayonnement noir, une ronde de nuit constituée de ces nyctalopes qu'il aime tant. Voilà qui explique son amour de Rembrandt qu'il dit préférer à Chagall, car ce dernier penserait en termes de rêves, de symboles, de contenus, alors que Rembrandt n'a de cesse de remuer la boue de son médium jusqu'à ce que, comme chez l'alchimiste des temps anciens, elle devienne visage, lumière, or. Chez Rembrandt comme chez Hausman, l'image émerge de la matière explorée, découverte, caressée, effacée, recommencée, aimée.

Cet amour pour la valorisation du petit peuple des animaux sauvages n'exclut en rien l'humour ni la légèreté. Lorsque Franquin et Delporte décident l'aventure du *Trombone illustré* en 1977, René Hausman fait immédiatement partie de la bande, avec *Zunie*. La préhistoire sert de cadre à la série, même si la jeune et jolie jeune femme sort tout droit de notre époque, ce qui n'est pas anodin. Les vingt-cinq planches sont une variation du thème de la belle et de la bête, les monstres préhistoriques tombant d'amour pour l'affriolante. Amours impossibles, bien entendu. Avec *Zunie*, René Hausman réalise une incursion remarquée dans le monde de la bande dessinée (Il est temps de rappeler que ses débuts dans ce monde remontent aux années 1950, quand il mettait en images *Saki* et *Zunie* sur des scénarios d'Yvan Delporte, et que, aujourd'hui, c'est l'excellentissime Pierre Dubois qui lui fournit la matière de ses histoires), s'amusant d'une autre façon de la relation de nos contemporains avec la sauvagerie. La dernière planche est prémonitrice : Zunie est heureuse parmi les bêtes féroces, c'est le paradis. Mais, elle se dit que c'est trop beau pour durer. À l'arrière-plan, l'homme, Saki, fait son apparition, autant dire déjà le début de la fin. Quelques autres planches où Zunie n'apparaît pas le disent plus nettement, quand il est question de légendes et autres récits mythiques mettant en scène des loups-garous et autres troubles animaux humains.

Dans les pas de Franquin, René Hausman produira une *Idée noire*. Il s'agit d'un meneur de loups qui arrive à la ville de Hamelin de la légende allemande des frères Grimm. Les loups ont faim, les enfants trop nombreux. On devine la suite, horrible. Si le meneur de loups est taiseux, on sait que la flûte d'Hamelin possède des pouvoirs extraordinaires. La musique a toujours collé à la panse du dessinateur. C'était au temps où une partie de la population s'encanaillait aux printemps des cerises, où Julos Beaucarne libérait les arbres fruitiers et chantait la *véloration*. C'était le temps où l'on regoûtait aux saveurs des légumes oubliés autour d'une soupe au potiron. C'était le temps où, repoussés au

fil des guerres et des conquêtes aux confins du continent dans des terres hostiles et sauvages, les musiques celtiques retrouvaient leurs racines et débordaient les modes rock et yéyé. Tandis qu'Alan Stivell, loin des scènes

« Zunie est heureuse parmi les bêtes féroces, c'est le paradis. Mais elle se dit que c'est trop beau pour durer. »

convenues et cossues des artistes en voie de boboisation, reprenait les traditionnels au milieu des menhirs, René Hausman, les pieds dans les herbes folles, s'époumonait à faire couiner une vessie de porc, à la recherche des sons et des pas de danse des premiers peuples européens, écossais, irlandais, bretons... et wallons. *Les Pelleteux* était le nom du groupe musical de René Hausman. Dans la tradition wallonne, le pelleteux est une personne, homme ou femme, qui va pelleter, c'est-à-dire mener un charivari en tapant sur des poêles (des « pèles » en patois) sous les fenêtres de gens en passe de se remarier. Un empêcheur de s'aimer en rond, donc. Quelqu'un qui rappelle que même aux moments les plus doux, dans la vie sauvage, il ne faut jamais baisser la garde.

> www.renehausman.be



©René Hausman - Dupuis

En version française

Traduire des bandes dessinées n'est pas forcément moins complexe et périlleux que de traduire des romans plus ou moins sophistiqués. Pour en témoigner : Françoise Brodsky (*Le Divin*, écrit par Boaz Lavie, Asaf et Tomer Hanuka, et *L'Ascension d'Aurora West*, écrit par Paul Pope et JT Petty, parus chez Dargaud) et Marc Voline (*Krazy Kat* de George Herriman, aux éditions Les Réveurs).

« Le plus difficile, c'est le bruitage »

Françoise Brodsky : « L'anglais est plus condensé que le français, il faut tenir compte d'un certain taux de foisonnement quand on traduit. Je ne peux donc pas toujours rester au plus près du texte. Il m'arrive d'adapter, de manière à donner toutes les informations nécessaires tout en restant dans l'esprit du récit. Je traduis avec le dessin sous les yeux, je relis avec le dessin sous les yeux, je relis le texte seul, sans le dessin, je relis à nouveau avec le dessin. Si à ce moment-là, je

m'aperçois qu'il y a des éléments de compréhension qui manquent, je fais les modifications nécessaires. Le plus difficile, c'est le bruitage car il est souvent intégré au dessin. En l'occurrence, les Américains utilisent des onomatopées mais aussi des mots qui expriment l'action, comme 'Jump' ou 'Rumble' qu'ils intègrent au dessin, un peu comme du graffiti art. Parfois, on peut traduire par le verbe équivalent et parfois, il vaut mieux trouver une onomatopée, notamment pour garder le même nombre de lettres que dans l'original ou pour garder certains effets graphiques (lettres qui grossissent ou s'amenuisent ou se répètent). »

À partir du moment où l'anglais utilisé est classique, il n'y a pas de raison de traduire en verlan, d'utiliser des expressions argotiques actuelles : « C'est très bizarre, l'anglais des romans est plus relâché que le français littéraire. Donc, si on traduit au plus près, à ce niveau de langage-là, ça ne passe pas en français, on est obligé d'utiliser un niveau de langage plus élevé. En BD, c'est presque



© Krazy Kat = Editions Les Réveurs.



© Le Divin = Editions Dargaud.

le contraire. Dans la BD française, on a pris l'habitude d'écrire « Ch'sais » pour « Je sais » mais dans la BD américaine, on s'exprime dans un anglais correct, très fifties, il n'y a pas trace des tics langagiers en vogue aujourd'hui ».

« Un terrain privilégié pour l'expérimentation langagière. »

Pour Marc Voline, on doit d'emblée distinguer différentes sortes de bandes dessinées. « Dans la BD de grande consommation, la traduction ne présente pas de particularité notable par rapport à la traduction littéraire. Mais dès que l'on sort de la grande cavalerie, du produit marketing, on rencontre un certain nombre de difficultés : dès que l'auteur est un minimum libre des contraintes commerciales des produits pré-formatés, la BD est le terrain privilégié de l'expérimentation langagière, on se retrouve davantage confronté aux jeux de mots, à la poésie, la polysémie, l'argot, aux langages parlés, populaires, vernaculaires... ou spécialisés. Il faut ensuite faire la distinction entre la traduction des œuvres contemporaines et celle d'œuvres du patrimoine, où les difficultés exposées plus haut se trouvent accentuées, où se posent des problèmes spécifiques. Le premier, découlant du fait qu'il s'agit la plupart du temps de compilations ou d'anthologies regroupant de multiples épisodes distincts d'une sé-

rie, est que le traducteur doit se familiariser avec un grand nombre de thèmes, de spécialités, que l'on retrouve rarement dans un même roman. Les difficultés sont encore accrues par l'éloignement dans le temps, qui vient creuser davantage le fossé culturel. Ce qui amène tout naturellement au problème éthique, éditorial : de plus en plus se fait pressente la nécessité de contextualiser par des préfaces ou un appareil de notes genre Pléiade. »

Parodie du langage élisabéthain ou dicken-sien, mélange d'irlandais, de yiddish, de créole louisianais, de français, d'espagnol, d'allemand, *Krazy Kat*, non seulement réunit toutes ces problématiques, mais en fait naître bien d'autres : « La première de toutes étant d'identifier, de reconnaître, de déchiffrer le texte à traduire. Ce n'est pas uniquement une question d'accent, de déformation phonétique. Dans sa phrase musicale, *Krazy* ne découpe pas les mots aux mêmes endroits que nous. Il faut donc restituer ces mots dans leur intégrité avant toute chose – tâche ardue s'il en est : les Américains que j'ai pu solliciter, confrontés à telle ou telle question précise, ont réalisé, ont dû confesser qu'ils ne pouvaient y répondre ! » Une fois le texte « établi », *Krazy Kat* reprenant des airs à la mode en son temps, des chansons d'amour, des hymnes religieux même, il faut relever toutes les références, citations, allusions, etc. « Alors seulement, on peut s'attaquer à la traduction. »



Collectionneurs de tous pays... précipitez-vous :

Scottsboro Alabama: de l'esclavage à la révolution

fourmille d'anecdotes d'époque et qui replace l'affaire dans le contexte français.

Ce beau livre reproduit l'œuvre réalisée à Seattle en 1935 et qui présentait les gravures reliées sous une simple toile, sans titre. Néanmoins, une gravure semble en donner un : *Scottsboro Alabama, A story in linoleum cuts*. Une histoire en linogravures. Le ton est donné : c'est un remarquable roman graphique dont le dessin n'est pas sans rappeler une certaine esthétique « communiste » des débuts du XX^e siècle, à l'époque de la dépression et d'une des plus cruelles crises économiques qu'aient connue les États-Unis. L'homme placé au sein d'un combat unitaire comme seul moyen pour atteindre un monde meilleur constitue le point d'orgue de cette esthétique partagée par beaucoup d'artistes du siècle dernier, et qui jettera les bases d'un art populaire engagé encore à venir. On songe à l'œuvre du muraliste mexicain Diego Rivera ou à celle de l'Équatorien Siqueiros.

On nous raconte l'histoire des Scottsboro boys. Scottsboro est une petite bourgade de l'Alabama (pays du Ku Klux Klan) qui sera le

© Editions L'Échappée

C'est un bien bel objet que ce livre qui présente l'ensemble des 118 linogravures en noir et blanc que Lin Shi Khan et Tony Perez auraient envoyé au mensuel *New Masses*. On les retrouvera, à la fin des années 1990, dans le fonds de la bibliothèque Tamiment de l'université de New York. Ce n'est qu'en 2002 qu'elles furent publiées, pour la première fois, aux États-Unis, précédées de deux textes de présentation écrits par deux spécialistes. Dans la version française, on trouve également une postface écrite par le traducteur, Franck Veyron, qui



témoin d'un des plus perfides complots racistes que les États-Unis aient connu à l'aube du XX^e siècle. Suite à une rixe dans un train, neuf jeunes chômeurs noirs âgés de 13 à 19 ans se font arrêter ; dans la confusion géné-



© Editions L'Échappée



© Editions L'Échappée

rale deux femmes blanches surgissent du train, après négociations avec les autorités et pour échapper aux poursuites pour vagabondage (ce qui pour une femme est grave car cela est assimilé à de la prostitution), elles accusent les boys de les avoir violées. Ils sont immédiatement écroués, ensuite jugés sommairement et condamnés, sans aucune preuve et alors même qu'une des deux femmes se dédit, à des peines sans commune mesure. C'est tellement gros que le jugement, sous la pression publique nationale et internationale, sera annulé, après quoi les procès et les condamnations vont se succéder et dévoiler le climat de discrimination qui règne aux États-Unis.

Ce précieux document graphique et historique illustre fort bien le rôle qu'a pu jouer l'art en soutenant des causes ponctuelles en faveur d'un monde meilleur. C'était au temps où le collectif l'emportait sur l'ego. C'est aujourd'hui la preuve que l'art, bien que fruit de son époque, est au-delà de l'Histoire et de ses contingences tout en se révoltant contre elles !

Scottsboro Alabama : de l'esclavage à la révolution, par Lin Shi Khan et Tony Perez, L'échappée, 2014

De Petit Poilu à Tolkien



L'appétit vient en mangeant : pour approcher le monde du livre et le plaisir de la lecture, rien de tel que la bande dessinée mise très tôt dans les petites mains. Rendez la BD aux enfants !

Les vampires, c'est mon pire cauchemar. Avoir vu *Le Bal des vampires* à l'âge de 8 ans y est peut-être pour quelque chose. Alors pourquoi ai-je mis dans les mains de ma petite fille d'à peine 3 ans *La maison brouillard*, deuxième tome des aventures de *Petit Poilu* qui rencontre... un vampire ? Parce que c'est bien la première fois que je trouvais Dracula sympa. Pas effrayant pour un sou. Croc-mignon même. Et ma petite chérie, qu'un rien effraie, a dévoré cette histoire. Et a enchaîné avec tous les autres tomes de la série. Voilà, pas encore toutes ses dents et déjà tombée dans la marmite. Depuis, deux fois par an, c'est visite obligatoire chez le dentiste, et chez le libraire. Car *Petit Poilu* a du succès et sort deux nouveaux albums par an !

Aujourd'hui, c'est sa petite sœur qui se plonge tous les soirs dans *Petit Poilu*. Sur la table de chevet de ma grande de 6 ans désormais, s'empilent les *Schtroumpfs* et les *Astérix*. Elle est allée elle-même les chercher dans ma bibliothèque. Elle déchiffre tout juste, mais quand elle a réussi à lire toute seule « Par Toutatis ! », c'est bête, j'ai eu le sentiment ce jour-là d'avoir réussi à transmettre quelque chose d'important : MA FILLE SERA LECTRICE DE BANDE DESSINÉE. Et, j'espère, lectrice tout court. Oh bien sûr, les contes classiques, les albums illustrés ont toujours leur place. Mais IL FAUT donner à lire de la bande dessinée aux petits ! Avec ou sans bulles. C'est un premier pas vers une autonomie de lecture, une envie des livres. Et le début de certains ennuis évidemment : « Eteins cette lampe il est 22h !!! » Car la bande dessinée c'est un livre qu'on arrive à lire tout seul comme un grand : de case

en case, l'imagination aidant, une histoire se déroule sous nos yeux. Magique ! Pas besoin d'écran.

Pourtant, on pourrait dire que la BD pour enfants aujourd'hui, c'est pas ça. Qu'avant, c'était mieux. Qu'à regarder la production actuelle, on croirait le cerveau des gamins câblé sur des gags d'une page, à l'humour au ras du slip et aux couleurs hyper-fluorées. Qu'on n'a rien fait de mieux depuis *Boule & Bill*. Que la BD, avant, c'était fait pour les enfants. Et que maintenant, la BD jeunesse est devenue une sous-catégorie de l'édition BD. On pourrait dire ça.

Mais ce serait insulter les petits bijoux que sont *Mamette*, *Jojo*, *Anna et Froga*, *Monsieur Blaireau* et *Madame Renarde*, *Pico Bogue*, et les pépites de Loïc Jouannigot comme *Château Chat* ou *Petit Mardi* : moins glorieux, trop facile, la BD dès 3 ans ? Non, c'est au contraire exigeant. Il est dommage que les auteurs débutants négligent trop souvent un tel public. Eh les jeunes ! Rendez la bande dessinée aux enfants ! Et à maman aussi chérie hein, MES *Astérix* et MES *Schtroumpfs* dans la poussière sous ton lit ça se fait pas.

La bande dessinée est un formidable tremplin vers la lecture. En partant de *Petit Poilu*, j'espère que *Tintin* donnera à mes filles le goût de Jules Verne, que les BD de *Bjorn le Morphir* les inciteront à lire les remarquables romans éponymes, que *Ana Ana* les conduira à Sempé, *Long John Silver* à *L'Île au trésor* évidemment, et qu'elles passeront naturellement de *Thorgal* à Tolkien. De *Achille Talon* à Pascal vous dites ? Je n'irai pas jusque-là.

Est-ce que les enfants du XXI^e siècle auront toujours la chance d'avoir entre leurs mains ce qu'ont eu les enfants du... petit XX^e ? C'est à dire une BD de qualité qui les prend pour ce qu'ils sont : de futures grandes personnes. En attendant, je vous laisse, je monte éteindre les lumières.



Cultures Maison



Cultures Maison est un festival dédié aux éditeurs et auteurs de bandes dessinées alternatives.

La manifestation accueille chaque année un salon de plus de cinquante éditeurs représentatifs de la scène belge et européenne, une série d'expositions ainsi qu'une programmation événementielle dense (conférences, workshop, projections, concerts, etc.)

Né en 2010, Cultures Maison est le fruit du constat que, malgré le dynamisme du secteur de l'édition dite indépendante ou alternative, ses acteurs souffrent d'un manque de distribution et de visibilité dans la plupart des événements et des lieux traditionnellement dédiés au 9ème Art. Indépendant, alternatif... ces termes ont beaucoup été galvaudés et, pour beaucoup, ils semblent avoir perdu sens et vigueur.



Pourtant à l'heure où, à l'instar de l'ensemble de la société, la production de l'image et du récit se globalise, les démarches d'auteurs, de collectifs artistiques ou d'éditeurs passionnés sont plus que jamais salutaires.

Bien sûr, les créateurs de livres présents à Cultures Maison ne sauraient être réduits à ces deux seuls adjectifs. Par essence leurs approches narratives, graphiques, éditoriales sont multiples et protéiformes. Leurs modèles économiques et structurels le sont tout autant.

Mais du fanzine confidentiel à l'éditeur avant-gardiste reconnu, tous partagent cette volonté d'indépendance vis-à-vis des contraintes productivistes qui étouffent parfois la création graphique et narrative. Ils désirent proposer, autant à l'auteur qu'au lecteur, une alternative aux circuits industriels et aux modèles dominants.

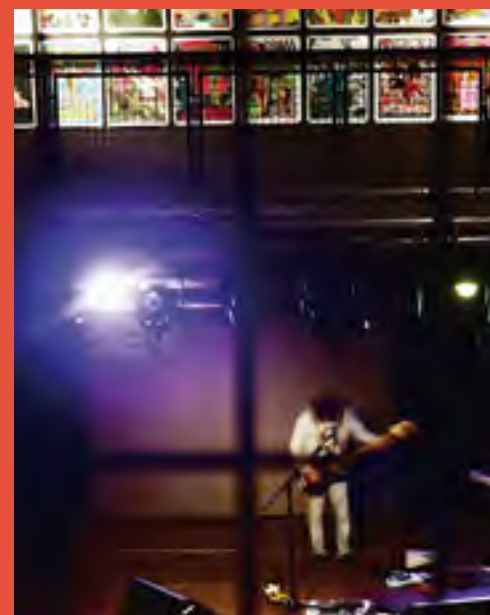
Cultures Maison s'efforce de leur apporter annuellement son ponctuel soutien.

Festival de bandes dessinées contemporaines et de productions alternatives.

La démarche créative et éditoriale est le fruit d'une réflexion et d'un projet artistique bien plus vaste que la finalité de l'œuvre imprimée. Nombre d'auteurs sont également plasticiens, graphistes, vidéastes, musiciens, ... Chaque éditeur pose des choix qui organisent son catalogue et définissent son identité. Les expositions originales, créées tous les ans, offrent un aperçu de ces multiples dynamiques. Le salon propose un large panorama de la diversité du paysage éditorial et il accueille un public sans cesse croissant, composé de passionnés comme de néophytes curieux.

Le festival se veut populaire dans son expression la plus noble, car il défend l'idée que la bande dessinée, lorsqu'elle n'est pas formatée ou limitée aux canons d'un genre s'adresse au plus grand nombre. Des conférences, des rencontres, des projections de films, des workshops et des concerts sont programmés tout le week-end. Cultures Maison tend autant à être une vitrine des productions contemporaines qu'à créer des énergies et des outils interstructurels où les échanges sont facilités, où les réseaux, les connaissances et les expériences peuvent être partagés.

La sixième édition de Cultures Maison aura lieu du 11 au 13 septembre 2015 à la Maison des Cultures de Saint-Gilles. L'accès à toutes les manifestations du festival sera totalement gratuit.



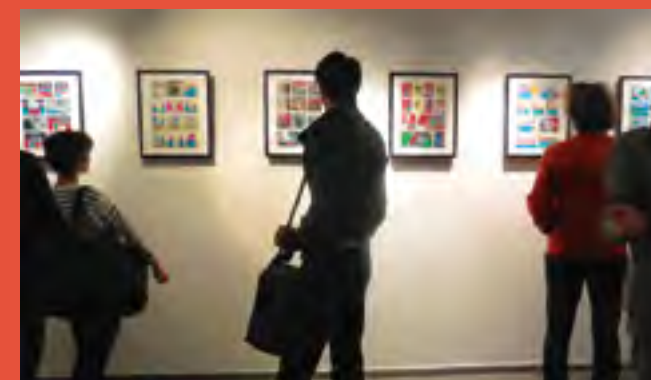
Concert de Jessica 93 - Cultures Maison 2014.



Installation du collectif finlandais Kuti Kuti - Cultures Maison 2013.



La salle des éditeurs - Cultures Maison 2014.



Exposition Bries - Cultures Maison 2014.

Infos et programme :
> www.culturesmaison.be

Frédéric Jannin,

l'envers du revers

Ta première série en bande dessinée s'intitule Germain et nous, suivi des Snuls, JAADTOLY, Froud et Stouf, et plus récemment les publicités en duo avec Stefan Liberski pour Devos et Lemmens. Tu travailles toujours en communauté ?

Frédéric Janin : C'est parce que je suis trop égocentrique et trop prétentieux pour me mettre en avant. Plus sérieusement, j'ai eu le bonheur et la chance de rencontrer très tôt Delporte et Franquin, dont une des obsessions était de ne jamais se mettre en valeur, sachant que l'on peut avoir du génie tout en restant modeste. Il est plus agréable et plus rapide de travailler à plusieurs, comme il plus sympathique de jouer au ping-pong qu'au jokari. Le travail en tandem, pour autant que les participants se stimulent et se tirent vers le haut est tout simplement plus efficace. A condition de se trouver le punching-ball qui convient le mieux, et réciproquement. Je n'ai jamais connu que cette manière de travailler, d'abord avec Yvan Delporte, puis Thierry Culliford, Sergio Honorez, Les Snuls, etc.

64_p : Ton parcours artistique file dans toutes les directions : dessin, musique, radio, télévision, médias divers...

FJ : Je suis un enfant de la télévision : ce médium faisait partie des meubles, littéralement. Mon père gérait sa propre agence de publicité, je baignais dans ce milieu où convergent de multiples pratiques, dessin, photographie,

rédactionnel des textes, graphisme, radio, cinéma, télévision, etc. Grâce au matériel dont je disposais via l'agence, j'ai pu très tôt me familiariser avec le dernier cri technologique. Ainsi, vers 12 ou 13 ans, Thierry Culliford et moi, nous nous amusions à nous enregistrer en improvisant des sketches, à faire les fous. Sans le savoir, j'apprenais à me servir de l'outil, à en découvrir les spécificités, un apprentissage sur le tas qui vaut toutes les écoles du monde. L'ordinateur a suivi, comme un rêve devenu réalité parce qu'il relie toutes les passions qui me dévorent depuis tout petit. Avec une conséquence curieuse : par exemple,

« Il est plus agréable et plus rapide de travailler à plusieurs, comme il plus sympathique de jouer au ping-pong qu'au jokari. Le travail en tandem, pour autant que les participants se stimulent et se tirent vers le haut est tout simplement plus efficace. »

© Fred Jannin





© Fred Jannin - Steph Liberski

l'enregistrement d'une batterie dans les années 1970 était une chose compliquée qui se heurtait à des tas de contraintes matérielles, tandis qu'à présent, avec l'iPhone, tu fais cela en deux temps trois mouvements. Jadis il y avait des obstacles aussi angoissants que

« Il n'a jamais hésité à me botter le cul en me disant de ne pas trop réfléchir, en répétant : "Tu verras à la fin de ta vie si cela valait le coup ou pas. En attendant, fais les choses". »

bien concrets, qui n'existent plus. L'angoisse s'est déplacée, comme l'inspiration, comme le désir. L'angoisse de la feuille blanche est plus présente que jamais.

64_p : Cette logique des médias va jusqu'à la publicité, c'est-à-dire le monde de l'argent qu'il est de bon ton de mépriser dans les écoles.

FJ : La gestion et les factures ont très vite fait partie de mon quotidien. En 1973, âgé de 17 ans, je fournissais des dessins à la télévision, payés au tarif réglementaire et en toute légalité, ce qui m'a permis d'acheter mon premier synthétiseur. Aujourd'hui, je me demande si ces facilités matérielles n'ont pas dénaturé mon plaisir de faire des choses ? Jamais je n'ai eu le temps de réfléchir à certaines questions, je n'ai jamais connu la vache enragée, jamais je n'ai eu l'occasion de m'interroger

pour savoir qui je suis, où je vais. Vu ainsi, il existe un revers à cette médaille confortable, car le fait de ne pas avoir connu certaines angoisses m'a peut-être empêché d'aller au fond de moi-même, de penser aux raisons et aux vraies motivations de mon travail. Que fait-on quand on est artiste ? On partage ? On s'exprime ? Ou on tente juste de manger sa tartine tout en espérant pouvoir faire ce que l'on aime ? Je n'ai pas la réponse à ces questions. Pourquoi et comment avais-je autant d'assurance quand j'étais ado, une telle force à vouloir publier au plus vite, même si je savais mon dessin imparfait ? Yvan Delporte a

« Les exemples sont nombreux qui montrent que la plus belle médaille du monde a quand même sa face cachée. »

sans doute joué un rôle, car il n'a jamais hésité à me botter le cul en me disant de ne pas trop réfléchir, en répétant : « Tu verras à la fin de ta vie si cela valait le coup ou pas. En attendant, fais les choses ». Il avait raison, mais le prix que j'en paie est de douter, de me dire qu'avec un peu plus de réflexion je n'aurais pas fait les mêmes choses. Mais quoi ?

64_p : On entend peu souvent ce discours émanant de la génération dorée des Golden Sixties caractérisées par see, sun, drugs, sexe and rock 'n' roll, qui se demande si malgré ce bonheur total quelque chose n'a quand même pas été oublié !

FJ : Je suppose que, quoi que l'on fasse, il y aura toujours le revers de l'envers. Les exemples sont nombreux qui montrent que la plus belle médaille du monde a quand même sa face cachée.

64_p : Tu approches des 60 ans et, sans vouloir déjà tirer un bilan, on peut dire que le plus souvent ta vie a été un grand jeu, dans le sens de jouer de la musique, faire des jeux de

mots, pratiquer l'humour jusqu'au loufoque. Jouer comme l'entendait Picasso disant qu'il était sérieux comme l'enfant qui joue.

FJ : Les grands anciens que nous admirons n'ont cessé de dire que la bande dessinée est une pratique de l'amusement. J'ai compris très tôt qu'une sensation délicate mais accompagnée d'angoisse était le vrai cahier des charges. Tout, et d'abord la créativité est une question de tension, on est convaincu à la fois de réaliser un chef d'œuvre et de se planter. Donc, sachant cela, est-ce bien la peine de travailler si ce n'est pas amusant ? Le mot « amusant » recouvrant bien des choses. Par exemple le fils de Stefan Liberski, Casimir, que tout le monde trouve passionné et passionnant, estime qu'il s'agit avant tout de torture, d'enfantement dans la douleur. Le génie, ou tout simplement celui qui voue sa vie à son art, sait combien il ne s'agit que de souffrances. L'âge ne serait qu'un paramètre. À l'école primaire déjà, je voyais autour de moi quelques petits vieux, éteints. Oui, bien entendu, la vitalité du corps se réduit avec le temps. Mais il me semble que l'état d'esprit reste fondamental, qu'il y a des choses à caresser dans le sens du poil autres que l'âge. Je me permets de dire ceci d'autant qu'il me semble que certaines époques de ma vie m'ont vu plus vieux et plus éteint qu'aujourd'hui, plus « has been ». Pour dire que la vie ne se réduit pas à un chiffre, mais à un état d'esprit.

64_p : Aurais-tu un conseil à donner aux jeunes de 20 ans qui viennent de nous lire ?

FJ : Oui, ne pas écouter les conseils.

Bonus :

interview intégrale de Frédéric Jannin et bonus vidéos, musiques sur www.64page.com

> www.jannin.com

Défi aux étudiants en bande dessinée :

Inventez un récit lisible de deux manières différentes

Réalisez une BD muette en 20 cases carrées : Polyominos :

La règle de Polyominos est aussi simple que sa réalisation est complexe :

- Raconter une histoire muette en une planche de 20 cases carrées.
- Modifier ensuite l'ordre des cases pour créer une nouvelle planche et raconter une nouvelle histoire...

Toutes les informations sur www.64page.com/polyominos

Les meilleures créations seront publiées dans 64_page et toutes les histoires envoyées le seront sur le site.



Nous avons décidé d'offrir une nouvelle vie au projet Polyominos lancé en avril 2007. Le projet, auquel participeront 20 auteurs, est exposé moins de deux mois plus tard lors de la 4^{ème} Quinzaine BD de Bruxelles.

© L'album Polyominos Jérôme Poloczek 2007, www.employé-du-moi.org

© Polyominos - Claude Desmedt - Je t'aime

© Polyominos - Claude Desmedt - Moi non plus

Abonnez-vous !

4 numéros + le guide « Balades BD » offert

Abonnez-vous maintenant et recevez directement chez vous en avant-première 64_page, revue de récits graphiques.

Recevez 4 numéros (frais de port offerts) + en cadeau de bienvenue, le guide « Balades BD à Bruxelles » (valeur de 15€) reprenant toutes les fresques et les activités BD de la capitale.

Merci de verser la somme de 38€ sur le compte de 180°éditions : BE45 3630 5712 8289, avec la mention « 64page » en communication.

Plus d'information si nécessaire : abo.64page@gmail.com

Sommaire du #05

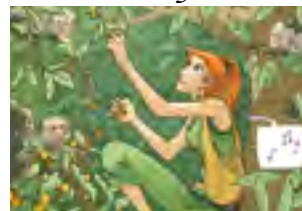
L'auteur :

Riff Reb's



La découverte :

Louise Joor



Patrimoine du 9^{ème} art :

Le Petit Roi



64_page, revue de récits graphiques

Trimestriel. #04_3/2015_9,50€

Collectif des rédacteurs : Philippe Decloux

(Coordinateur d'édition), Vincent Baudoux, Olivier Grenson, Robert Nahum, Daniel Fano, Angela Verdejo, Marianne Pierre, Frédérique Hallebardier, Antonio Cossu, Luc Terios, Cyril Elophe, Karin Welschen,

Docteur Karlov, Léon Clâw, Nicolas Anspach

Conception graphique : Yacine Saïdi

Illustration de couverture : Romain Renard

Illustration de couverture arrière, de haut en bas :

Romain Renard, Grégory Panaccione et René Hausman

Pour toute information : 64page.revuedbd@gmail.com

Rejoignez-nous, actualités et liste des points de vente sur :

www.facebook.com/64page

www.64page.com

Editeur responsable : Robert Nahum.

© 180° éditions

23, rue de Flandre, 1000 Bruxelles, Belgique.

www.facebook.com/180editions